

Les fréquentations chez les Franco-Américains Entrevue avec Yves Frenette

Martine Côté

Numéro 55, automne 1998

« Tomber en amour! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Côté, M. (1998). Les fréquentations chez les Franco-Américains : entrevue avec Yves Frenette. *Cap-aux-Diamants*, (55), 30–33.



Mariage de Diana Boulet et Joseph Boucher, à Woonsocket, Rhode Island, vers 1946-1947. Photo Fenczar Studio. (Archives Florette Bélisle).

Les fréquentations chez les Franco-Américains

Entrevue avec Yves Frenette

PAR MARTINE CÔTÉ

Martine Côté : Parlez-nous d'abord de la migration québécoise vers les États-Unis...

Yves Frenette : D'emblée, je précise que mes propos portent uniquement sur la Nouvelle-Angleterre. Pour deux raisons. D'abord, parce que c'est ma spécialité première. Aussi, parce que nous ne connaissons à peu près rien de la migration canadienne-française vers le Midwest et l'Ouest.

La migration canadienne-française vers la Nouvelle-Angleterre débute à la fin du XVIII^e siècle, mais prend véritablement son élan après 1840 et se termine en 1930. Elle comprend deux phases. Avant 1880, la majorité des gens partent avec l'idée de rentrer au Québec. Après 1880, les migrants deviennent des immigrants, c'est-à-dire

des individus qui s'établissent à demeure aux États-Unis, encore faudrait-il apporter beaucoup de nuances selon les régions et les États.

M.C. : Pourquoi émigre-t-on?

Y.F. : Essentiellement pour des raisons socio-économiques. Les Canadiens français perçoivent les centres textiles de la Nouvelle-Angleterre comme des lieux où, dans la première phase que je viens de décrire, on pourra amasser un petit pécule pour agrandir la ferme, pour en acheter une meilleure ou pour être à même d'établir ses enfants sur une terre voisine. Après 1880, lorsque s'instaure la migration permanente, on part pour gagner sa vie au sud de la frontière et assurer ainsi un meilleur avenir aux enfants. Cette primauté des facteurs socio-économiques explique pourquoi les courants migratoires sont modulés par la conjoncture : lors-

que la prospérité règne en Nouvelle-Angleterre, on y immigre en masse ; quand la crise sévit, l'immigration ralentit considérablement et plusieurs repassent la frontière vers la campagne québécoise. Ce phénomène est connu depuis longtemps par les spécialistes, qui parlent de facteurs de répulsion (une économie québécoise peu performante) et des facteurs d'attraction (une Nouvelle-Angleterre performante).

On aurait tort cependant de s'en tenir à ce type d'explication, certes utile pour comprendre la migration à l'échelle du Québec, mais complètement inutile pour saisir les dynamiques locales. Prenons le cas de deux familles qui, en 1890, vivent dans un rang d'une paroisse du Bas-Saint-Laurent et qui ont en commun le même niveau de vie : la première famille demeure dans le rang, la seconde émigre en Nouvelle-Angleterre ; ou la

première famille part pour Montréal, la seconde pour la Nouvelle-Angleterre ; ou encore les deux familles émigrent, mais l'une à Lowell, Massachusetts, l'autre à Biddeford, Maine. Vous voyez qu'on ne peut évoquer les facteurs d'attraction et de répulsion pour expliquer ces choix. Sinon,

facteurs : présence de parents ou de connaissances à cet endroit, âge et sexe des enfants. Dans le premier cas, une chaîne migratoire relie des localités québécoises à des villes de la Nouvelle-Angleterre et des régions du Québec à certains États américains.

Y.F. : Bien... les fréquentations sont conditionnées par l'appartenance à un groupe familial, à un réseau de parenté. Comme dans les campagnes québécoises, l'endogamie familiale est courante, au grand dam des autorités ecclésiastiques qui doivent accorder des dispenses de consanguinité,



De gauche à droite : Jos Benjamin, Laura Hénault, Léo Dubois et Niama Fontaine. Photographie vers 1916, à Woonsocket, Rhode Island. (Archives Florette Bélisle).



Groupe de Canadiens français (Éthier, Gélinas, Legros) vivant à Woonsocket, Rhode Island, vers 1915. Photo Le Roy, Worcester, Massachusetts. (Archives Florette Bélisle).

les deux familles suivraient le même parcours.

M.C. : Justement qu'est-ce qui explique que ces deux familles suivent des itinéraires différents?

Y.F. : En grande partie les stratégies familiales. La migration constitue un moyen de survie ou de reproduction sociale. Tous les membres de la famille, à l'exception des petits enfants, ont leur mot à dire. La femme, en particulier, joue un rôle important dans la décision de quitter ce rang ingrat où la terre donne peu de fruits et d'où l'homme doit s'absenter plusieurs fois par année pour travailler dans les chantiers. Le choix d'une destination est conditionné par certains

Quant au cycle familial, les recherches de Bruno Ramirez ont bien fait ressortir la relation colonisation/émigration. Les jeunes couples s'acheminent vers les territoires neufs pour y «faire de la terre» ; au moment où leurs enfants atteignent l'adolescence, les «factories» deviennent attrayantes, puisqu'elles emploient surtout des jeunes, en particulier des filles. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les petits Canadas comptent plus de femmes que d'hommes. Ce contexte est essentiel pour saisir la dynamique des fréquentations entre garçons et filles.

M.C. : Dans quel sens la migration intervient-elle dans la dynamique des fréquentations?

nité, plutôt que de risquer que les jeunes couples se marient devant un ministre protestant ou qu'ils créent le scandale, la fiancée étant enceinte. Dans le même sens, une grande partie des migrants épouse un partenaire provenant de la même paroisse ou du même comté québécois ; dans bien des cas, les jeunes gens avaient fait connaissance avant la migration.

Les jeunes filles qui habitent dans des maisons de pension, bénéficient d'une plus grande autonomie, mais rares sont celles qui, en l'absence de leurs parents, ne sont pas surveillées par des membres de la parenté. Dans le Maine, certains curés beaucerons viennent même visiter leurs anciens paroissiens pour s'assurer qu'ils se

comportent selon les règles de la morale chrétienne. Et quand on perçoit des entorses à cette même morale, on rapatrie la délinquante sous le toit paternel.

M.C. : Quand les choses commencent-elles à changer?

Y.F. : Du moment que les familles mettent le pied en Nouvelle-Angleterre. Car même les parents sévères ne peuvent superviser leurs enfants

ment de repartir, forçant en quelque sorte leurs parents à rester aux États-Unis, eux qui rêvaient d'aller mourir dans leur pays natal. Ou ils repartent vers le nord avec leurs familles, mais ils reviennent en Nouvelle-Angleterre après quelques années.

Quant aux immigrants de la deuxième génération, c'est-à-dire ceux et celles nés aux États-Unis ou y ayant immigré très jeunes, ils sont par définition des Franco-Américains plutôt que

fréquentent un jeune protestant. Sauf exception, ils sont pointés du doigt et mis au ban des communautés franco-américaines, une situation qui les marque toute leur vie.

À lire les sermons des prêtres et les discours de l'intelligentsia, on a l'impression que les mariages mixtes, décrits comme une plaie, prennent des proportions alarmantes au tournant du siècle. Cependant, les bribes d'information qu'on peut glaner ici



Jeannette Bélisle épouse Charles A. Gravel, le 27 septembre 1947, à Woonsocket, Rhode Island. Ils auront quatre enfants. Photo Fenczar Studio. (Archives Florette Bélisle).



Mariage de Doris Boulet et Conrad Bissonnette, à Woonsocket, Rhode Island. Photo Morin's, juin 1948. (Archives Florette Bélisle).

autant que dans les campagnes québécoises, en raison du plus grand nombre de lieux de rencontre entre garçons et filles : les restaurants, les cirques, les bazars, les foires, les pique-niques, les sorties en tramway et, à partir du tournant du siècle, le cinéma, qui projette de nouvelles valeurs, de nouveaux modèles. Cette vie excitante explique pourquoi les jeunes sont très attristés quand les parents parlent de rentrer au Québec. Dans certains cas, ils refusent carré-

des Canadiens français. La majorité choisit des partenaires francophones mais, en l'absence d'étude sur le sujet, on peut au moins avancer l'hypothèse que l'endogamie familiale et régionale est moins importante dans leur cas. Ceux qui se marient à l'extérieur du groupe, le font en général avec des catholiques, notamment des Irlandais. Dans certains cas, les parents tolèrent à peine le gendre ou la bru qui n'est pas «canadien». Mais ce n'est rien comparé aux individus qui

et làissent supposer que les militants de la survivance exagèrent l'ampleur du phénomène. Il reste que, au fil des années, les mariages mixtes augmentent. Après la Deuxième Guerre mondiale, la pratique devient courante dans un contexte d'accès à l'éducation, de diversification économique, de mobilité sociale et d'assimilation linguistique, facteurs qui favorisent la rencontre avec «l'autre». Dans les salles enfumées où on danse au rythme endiablé du rock-and-roll,



Madeline Bélisle épouse Clifford Gannon, le 28 janvier 1951, à Bristol, Connecticut. Ils auront cinq enfants. (Archives Florette Bélisle).

les garçons et les filles font l'apprentissage de la sexualité dans un contexte fort différent de celui de leurs parents et grands-parents. Dans les foyers où les parents tentent de restreindre ces pratiques, les tensions sont monnaie courante. Pour défier l'autorité parentale, les plus frondeurs fréquentent un protestant ou même un Juif; pour quitter un milieu familial étouffant, certaines jeunes filles épousent le premier garçon venu; d'autres vont jusqu'à concevoir un enfant pour s'émanciper de la tutelle paternelle. Il va sans dire que de telles pratiques mènent à des difficultés conjugales. Mais, vous me direz,

les conflits de générations existent aussi au sein des groupes majoritaires. C'est vrai, mais en milieu minoritaire, ils sont plus intenses.

M.C. : Quelle est la situation aujourd'hui?

Y.F. : Aujourd'hui, les descendants des Canadiens français sont des Américains qui vivent au diapason des grandes transformations socioculturelles ayant bouleversé le monde occidental dans les 30 dernières années : éclatement de la famille traditionnelle, multiplication du divorce, popularité de la cohabitation avant le mariage. Chez les Franco-Américains, l'identité ethnique s'est dissociée de l'usage de la langue française. Elle est souvent devenue une identité symbolique, fruit des choix individuels. Et l'Irlandais, l'Italien, le Yankee ne sont plus perçus comme «autres». Dans les villes où les Franco-Américains constituent la majorité de la population, l'endogamie religieuse persiste, du simple fait que tout le monde, ou à peu près, est catholique. Ailleurs, les fréquentations et les unions avec des protestants ou des Juifs sont tolérées, quand elles ne sont pas tout simplement acceptées. Par ailleurs, dans le sud de la Nouvelle-Angleterre, où les Noirs sont présents, l'endogamie raciale est la norme, comme chez les autres Blancs des États-Unis.

M.C. : Vous avez mentionné que des migrants canadiens-français sont rentrés au Québec. Est-ce que leur expérience américaine s'est traduite par de nouvelles idées, de nouveaux comportements en ce qui concerne les fréquentations?



Diana Boulet épouse en secondes noces Tony De Resta vers 1951, à Woonsocket, Rhode Island. (Archives Florette Bélisle).

Y.F. : Malheureusement, ici nous sommes dans l'obscurité la plus complète. Aucun chercheur ne s'est penché jusqu'à maintenant sur l'impact qu'ont eu les rapatriés dans les milieux où ils sont revenus s'installer. À ce stade-ci, on peut simplement faire remarquer qu'il serait fort surprenant qu'ils n'aient pas joué un rôle d'agents de changement social. Cela a été le cas dans tous les pays où il y a eu des rapatriés. ♦

Cette entrevue a été réalisée par courrier électronique en juin 1998.

Yves Frenette est historien et professeur au collège Glendon de Toronto.

écrivez-nous revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca